

ROMAN Aux Etats-Unis, « Ravelstein », le nouveau roman du prix Nobel, a déchaîné la polémique.

Au-delà reste la littérature. PAR MANUEL CARCASSONNE

Saul Bellow descend aux enfers

Non sans impatience, on attendait la traduction de « Ravelstein ». Pourquoi ? Parce que ce serait là le dernier roman de Saul Bellow, le Socrate de Chicago, né en 1915, et que tout critique a le culte morbide du récit testamentaire. Et parce que, nourri de ragots, gorgé de réel, le roman dévoilait non seulement la vie privée de l'auteur, ses femmes, ses divorces, ses méchancetés, mais aussi celle du professeur Allan Bloom, mort en 1992, exposé à l'encan. Lecture faite, le Roi Saul, surnommé « Soul » pour sa croyance à l'âme, n'a rien perdu de son punch, mais frappe plus le côté crépusculaire, sereinement résigné de cette ultime (?) danse sur le ring.

En janvier 2000 donc, trois mois avant la parution de ce livre, Bellow, dont on sait la propension à polémiquer, provoquait la presse, lui donnant, comme à un animal domestique soudain enragé, l'os du scandale à ronger. Son ami intime, Bloom, professeur émérite, ne boudant pas la citation en grec ou en latin, serait donc le héros transparent d'un roman à clé où l'on ne cacherait rien de son homosexualité, ni de sa voracité sexuelle, ni sa mort des suites d'un sida probable. Le conservateur, l'atrabilaire réactionnaire, l'auteur d'un best-seller pessimiste intitulé « The Closing of the American Mind » (1) soudain dénudé, sans le maquillage de la culture. Bloom, saisi au vif, dans le clair-obscur d'une tendresse tueuse, les jambes maigres, le crâne chauve, la voix tonitruante, le rire enflé. Bellow, prix Nobel, réputation littéraire intacte, allait être l'auteur d'un *outing* chic.

Sous le sable, le jugement dernier

Scandale chez les plumitifs. Et la presse de crier à l'amitié bafouée. Jalousie sous prétexte d'admiration ? Impunité du vieil écrivain ? Méthodes mafieuses post mortem ? Bellow avait prévenu : « Un homme devait être capable d'entendre et de supporter le pire de ce qui pouvait être dit de lui. »

Mais Bloom et ses vices sont-ils le vrai sujet de ce jeu de massacre ? serait-ce un hasard si « Ravelstein » tient du titre patronymique, comme « Herzog », publié en 1964, le maître livre de Bellow, torrentiel et fou ? Serait-ce un hasard si Bel-

L'auteur

Né le 10 juillet 1915 à Lachine, près de Montréal, Bellow est le fils d'immigrants juifs russes. Trois fois primé par le National Book Award, pour « Les aventures d'Augie March » (1953), « Herzog » (1964), « La planète de M. Sammler » (1970), il obtient le Pulitzer. La consécration l'attend avec le prix Nobel en 1976.

low parle autant de la chair empoisonnée du *red snapper* des Caraïbes (un poisson toxique) qui faillit l'emporter en 1995 que du sang pollué qui coule dans les veines de Bloom ? L'auteur imagine son double et le transporte dans le corps délabré et joyeux de l'érudit, s'unissant à lui comme dans le mythe platonicien du « Banquet ».

Nous attendions un testament, un *memento mori*, le cimetière de l'âme américaine par un coriace qui aime la mitraille autant que l'Al Capone de son adolescence à Chicago. Nous avions tort. Bellow refuse la mort, celle symbolique qui ferait de lui un gisant aux côtés de Bloom, celle réelle qui le contamine sur une plage paradisiaque. Sous le sable, le jugement dernier. Pour ne pas mourir, semble-t-il dire, attaquons.

Il est question ici de mémoire juive, de ressentiment, de femmes trop maquillées et semeuses de divorce, d'argent qui circule en corrupteur, des morts à qui l'on survit, de ce qu'on leur doit, de la nécessaire trahison. Bellow descend aux enfers : ils ont la couleur bleu pastel et vert laque des coraux. Ils ont la tendresse d'une couverture en vison, dans laquelle Bloom s'enroule.

Chercherait-on la morale de l'histoire qu'on la trouve dans une fidélité de l'auteur à lui-même. Bellow est un survivant. « *Le malheur revigore, le confort relâche* », dit-il. A 87 ans, ayant épousé en dernières noces une étudiante de feu Allan Bloom, il semble que Bellow ne se laisse guère attendrir. Tant pis pour ses amis. Tant mieux pour la littérature ■

« Ravelstein », de Saul Bellow, traduit de l'américain par Rémy Lambrechts (Gallimard, 266 pages, 18,5 €).

1. « L'âme désarmée » (Julliard, 1987).



NIGEL PARRY/ATLANTIC CITY COSMOS